

la possédera jusqu'à la fin de ses jours. Voilà quelques souvenirs que je me suis permis de rappeler comme, je le disais, trait-d'union entre ces sociétés ouvrières et l'Union St-Joseph. J'espérais aussi que, par ces souvenirs, je me mettrais un peu en route. Eh ! bien, donc ; nous voici à cette époque où nos sociétés ouvrières s'éclipsent ; nous ne les voyons plus. Ont-elles absolument disparu ? Je ne saurais le dire.

En tous cas, messieurs, si elles avaient entièrement disparu, n'en soyez pas surpris : d'autres sociétés plus solidement fondées, renfermant en elles tous les éléments qu'il faut aux classes ouvrières, je dois le dire, aux sociétés en général ; d'autres sociétés qui avaient une existence séculaire et cinq fois séculaire ont été dans une seule nuit, dans la funeste nuit du 4 août 1789, englouties dans le gouffre révolutionnaire ; et, pour qu'elles n'en revinssent pas, on a passé, en 1791, une loi qui empêchait toute formation de société.

D'où venait, messieurs, cette législation ? d'où venait-elle ; d'où sont venus les malheurs qui ont affligé notre ancienne mère-patrie, la belle France. Ces idées sont venues de deux écoles pestilentielles, une appelée "*Ecole Encyclopédiste*" et l'autre "*Ecole Economiste*".

L'école Encyclopédiste a gâté toutes les idées gouvernementales et particulières ; la philosophie de ces malheureux était composée de sophismes et cependant elle s'est emparée de la classe dirigeante ; elle a prêté la main à cette autre Ecole appelée "*Economiste*". Et un des chefs de cette école des économistes avait déjà formulé, en 1776, une ordonnance qui portait la signature du malheureux Louis XVI pour abolir les sociétés des ouvriers, ces bonnes constitutions qui rennaient l'enfant pour en faire un apprenti, qui de ce dernier faisaient un compagnon et, enfin, un maître d'un compagnon un maître.

Cette déclaration de 1776 a été rapportée. Il faut donc réserver à cette nuit funeste de renverser à tout jamais ces associations ouvrières qui avaient cette existence plusieurs fois séculaires. Elles étaient un garant pour les ouvriers et pour toute la société. Elles jouaient un grand rôle dans l'administration du pays et surtout dans l'administration municipale. Des membres de ces associations étaient assez souvent échevins des villes. Mais, avec elles, emportées qu'elles ont été par le courant révolutionnaire, toutes les franchises des villes et des provinces ont été emportées aussi : et l'histoire dit que, après cela, la révolution a coulé à

pleins bord. Je vous prie de remarquer tout cela et je reviens à 1789. Il arrive quelquefois que, par inadvertance ou quelque autre motif aussi peu qualifié, on veut établir des distinctions entre ce qui s'est passé en 1793 et ce qui s'est passé en 1789. Mais chacun de ces mauvais résultats, quel qu'il soit, chacun de ces mauvais effets, quel qu'il soit, viennent des mêmes causes. Les causes qui ont anéanti les sociétés ouvrières sont venues de ces mauvaises écoles qui ont produit aussi par leurs mauvais principes les Jacobins, les Septembriseurs, ceux qui ont produit les massacres et les désordres effrayants qu'on se garde bien d'attribuer à ce qu'on appelle les principes de 1789. Aussi il faut être sur ses gardes pour ne pas se laisser éblouir.

Les économistes ont dit : " Laissez faire, laissez passer, chacun pour soi, chacun chez soi " ; c'est-à-dire, " laissez faire, laissez passer la fortune pour qu'elle tombe abondamment dans nos porte-feuilles et nos coffres-forts ; c'est à dire les coffres-forts de ceux qui étaient bien disposés à exploiter le pauvre et le faible. Il n'est personne ici qui n'a entendu parler de cette classe de déshérités qu'il y a dans ces pays qu'on appelle les plus riches du monde, la France et l'Angleterre.

Quelle est donc cette classe ? Pour la désigner on a été obligé d'inventer un mot ; il n'y en avait pas. Ce n'était pas la pauvreté ; ce mot-là était connu. Il y aura toujours des pauvres dans le monde. Le pauvre vit par lui-même ; il n'a pas l'aisance, il n'a pas le superflu, mais il vit par lui-même, et puis il peut sortir de sa pauvreté. Il y a une autre classe encore. Elle est composée de ces hommes qu'on appelle misérables, malheureux et qui sont classés comme appartenant à la misère. Ceux-là ne peuvent pas toujours vivre par eux-mêmes. Il faut qu'ils recourent à la charité ; mais c'est un état transitoire ; ils peuvent en sortir. Souvent cet état dépend d'une détresse passagère, du peu de salaire ; ils peuvent venir à la pauvreté, et puis, un peu plus tard, s'il y a quelque revirement, ils viendront à l'aisance peut-être. Mais, l'autre classe de ces déshérités que, pour les désigner et classer, on est obligé d'inventer un mot, elle est comprise dans ce qu'on appelle le paupérisme.

Les prolétaires du paupérisme, eux, naissent dans cet état ; je n'ose pas dire qu'ils y vivent, ils y souffrent, ils y meurent. Voilà ce qu'ont produit ces deux Ecoles. Je ne puis pas donner toutes les raisons, tous les motifs, tous les détails qui ont amené ce formidable état de